

Mohamed Said Hjiouij

Kafka in Tangier

كافكا في طنجة

Translation by Chakib Ararou (French)

KAFKA À TANGER

[1. Le héros aux mille visages]

Avant de s'endormir, il lut la célèbre *Métamorphose* de Franz Kafka, et au réveil, le lendemain matin, il était transformé. Non, il ne s'était pas changé en énorme insecte comme Gregor Samsa. Il était seulement devenu une copie difforme et putride de lui-même. Pourtant il pressentait vaguement que sa fin ne différerait pas de celle du jeune Samsa, et qu'il mourrait dans trois mois très exactement, avant son vingt-septième anniversaire.

Maintenant que j'ai capté votre attention, revenons un peu au début et commençons pas à pas.

Vous vous demandez qui je suis. Curiosité de cet esprit humain limité, incapable d'absorber l'immense étendue de mon être. Il vous suffit de savoir que j'ai porté bien des noms au cours de votre histoire humaine. L'aède aveugle, Shakespeare, le conteur... Le plus connu de vous est sans doute Sheherazade. Vous vous demandez maintenant où les faits se déroulent. Votre curiosité est donc infinie. Franchement, est-ce important ? Le lieu est, disons, la ville de Tanger. Mais pas cette ville de Tanger que vous connaissez, bien sûr. Un autre Tanger qui lui ressemble. Un Tanger parallèle à ce que vous nommez le monde réel. Ce parallèle ne veut pas dire qu'il s'agit d'un Tanger imaginaire. Mettons-nous d'accord d'entrée de jeu : le binôme réel–imaginaire est tout à fait relatif.

Puis-je maintenant retourner à l'histoire ? Bien.

Cela a commencé dans les égouts. Il courait, se retournant à chaque pas, fuyant un énorme insecte qui, sous ce faible éclairage, lui semblait être un cafard de la taille d'un dinosaure. Bien sûr, il rêvait. Je le sais, vous êtes assez futés pour l'avoir compris, et pour en avoir déduit que le rêve était le résultat de l'histoire qu'il avait lue avant de dormir.

Avant de rentrer chez lui, le jour avant sa métamorphose, un dimanche, il avait laissé ses pieds le conduire dans l'après-midi vers la plage de Malabata, où il ne s'était pas rendu depuis cinq ans. Il aimait la nouvelle corniche et cette vaste place, pensée par la municipalité comme une imitation de l'esplanade de la mosquée Hassan à Rabat. Au bout de quelques pas, il se trouva devant une bouche d'égout drainant les effluents des citadins droit vers la plage. À sa gauche, il vit des enfants se baigner, s'amusant entre eaux usées et eau de mer. À sa droite, il vit le pont qui couvrait partiellement le fleuve Égout. Les voitures le traversaient à une vitesse qui rendait impossible la traversée à pied. Il regarda l'égout, fixant parfois l'eau tanguer sous le poids des déchets humains. Il leva les yeux et, de l'autre côté du pont, il vit un homme qui le fixait avec insistance. Un homme

étrange, vêtu de noir de la tête aux pieds. Des chaussures noires scintillantes, un élégant costume d'un noir ondoyant. Les cheveux courts, ébouriffés, les yeux torves, deux grandes oreilles conçues pour accueillir les secrets les mieux enfouis du monde. Tout était noir chez lui, sauf sa peau blême et un petit carnet rouge dans sa main gauche. Des yeux vifs, qui ne cachaient rien de l'intelligence de leur sémillant propriétaire, mais dévoilaient aussi une tristesse mal enfouie qui s'imposait à tout le visage. Ce visage lui sembla familier. Très familier. Peut-être était-ce une personne célèbre. Il était certain d'avoir vu ce visage en photo il y a peu de temps.

Il détourna le regard de l'homme et sortit de sa poche une enveloppe marquée au coin d'un serpent dévorant sa propre queue. On lisait : « Laboratoire d'analyses médicales et de biologie de reproduction ». Il la regarda longuement et finit par se mettre à pleurer. Il plissa les lèvres, se renfrogna, puis ses traits se détendirent. Il soupira et laissa la peine se dessiner sur le tableau vierge de son visage. L'enveloppe lui glissa de la main et il vit le vent léger jouer un peu avec elle, comme s'il berçait une plume ensommeillée. Bientôt, elle l'abandonna pour la surface de l'eau. Il la vit flotter un peu, portée par le courant. Puis, repue d'eaux usées, elle fut coulée par les déchets.

Le rêve se passe vers un pont dont les piliers de bétons s'enfoncent dans l'égout. Très exactement sous le pont. Plus il s'enfonce dans l'égout, plus la lumière s'affaiblit et plus fortes se font les odeurs pestilentielles qui lui remplissent la bouche, tandis qu'il halète pour remplir ses poumons d'air.

Il trébuche, tombe et se retrouve sous l'eau dense et poisseuse. Il se redresse vite, crache ce qui s'est insinué dans sa bouche et essuie sur son visage cette vase urbaine qui s'y est collée. Il se remet à courir, à une vitesse qu'on ne rencontre guère dans les cauchemars. Cependant, comme envoûté par sa haine de lui-même, il sent une piqûre terriblement douloureuse lui transpercer la fesse gauche et tombe à nouveau. L'insecte, semblable au dinosaure carnassier et destructeur connu sous le nom de Tyrannosaurus Rex, descend vers lui. Ses mâchoires s'approchent de sa gorge.

Son cœur bat la chamade et se met à résonner comme tambours de guerre sous l'arche du pont. Il remarque à présent le silence complet : même l'eau ne rend plus de sons épars sous ses pas lourds. Mais à présent, il entend les battements de son cœur, comme un tam-tam annonçant la bataille de deux tribus aux confins de l'Afrique. Il veut maintenant lever sa main hors de l'eau pour repousser l'insecte, qui lui apparaît maintenant comme un énorme chien qui ressemble, ou plutôt qui est exactement le chien de Baskerville, mais les signaux nerveux de son cerveau ne lui parviennent plus. Il veut crier, dernier acte de désespoir, mais sa langue est collée à son palais et il sent qu'il commence à étouffer. Son corps se met à trembler, il sursaute, sent un liquide tiède qui lui coule entre les jambes, puis il ouvre les yeux.

Au réveil, il commença par sentir la persistance de cette odeur pourrie dans son nez, passée du rêve à la veille. Bientôt, il comprit que c'était l'inverse : c'était sa propre odeur, devenue puante, qui était passée dans le rêve, ou plutôt était devenue le rêve tout entier quelques instants avant que son cerveau n'achève le processus d'éveil.

Sa deuxième sensation fut celle d'une anesthésie complète de la partie droite de son corps. Une anesthésie pleine de piqûres, proche du fourmillement. Un fourmillement, en fait, en cent fois plus intense. Étrangement, il avait pourtant dormi sur le côté gauche. Il réfléchit. Normalement, on a des fourmis du côté sur lequel on dort, pas sur celui qui ne subit aucune pression.

Enfin, il sentit que l'humidité tiède de son entrecuisse gagnait le long de ses jambes. Vous avez compris.

Il n'y croyait pas. Il pensa qu'il rêvait encore. Il cligna des yeux plusieurs fois, mais rien n'y faisait. Même odeur pestilentielle, même fourmillement de tout son côté droit, même humidité en bas. Ce n'était pas un rêve. Il examina chaque coin de la chambre. Sa femme dormait de l'autre côté du lit. À côté, le berceau de sa fille. La vieille horloge qu'avait achetée sa mère pour leur mariage donnait six heures du matin. Sur le mur devant lui, trois calligraphies accrochées, de celles qu'il aimait tant dessiner avant que la vie ne l'enserme de ses mâchoires et ne lui brise le dos. C'était bien sa chambre. Il ne rêvait pas.

Il essaya de se mettre sur le dos. Puis vint l'instant de vérité. La vérité dont le hurlement ferait trembler les murs de cet immeuble colonial, résonnerait à travers l'immense appartement, le traverserait de pièce en pièce, cognerait à chaque porte, pénétrerait chaque oreille, se fauflerait sous les chaises, bondirait sur les canapés, rebondirait sur les murs, les sols et les plafonds. Un hurlement dont les meubles mettraient longtemps à absorber tout le désespoir, tout le chagrin, toute la douleur.

[2. Utopie]

Il faut bien admettre que cette fable que je vous raconte là, ce récit comme on dit à cette époque-ci, ressemble assez à celui qui vint à Franz Kafka il y a plus d'un siècle. Mais ce n'est pas son exacte réplique. Tout comme dans la première histoire, je m'arrêterai à présent sur la vie passée du héros, avant de revenir au matin de la métamorphose et à ce qui s'ensuivit. Peut-être même à la manière dont cela s'ensuivit.

Gregor Samsa était un représentant de commerce, un jeune célibataire qui avait sacrifié sa vie et ses ambitions cinq années durant, et s'était décidé à poursuivre encore plusieurs années ce sacrifice pour subvenir aux besoins de sa famille – en l'occurrence son père, sa mère et sa jeune sœur. Son père avait perdu son commerce et était criblé de dettes. Le jeune Gregor dut prendre un emploi qu'il détestait pour sauver sa famille de la misère. Étrangement, la famille, toute pauvre qu'elle était, employait une cuisinière et une bonne. Je n'ai pas raconté ce détail à Kafka. Il l'a ajouté de lui-même.

Quant au héros de cette histoire, il était marié. Il était enseignant le matin et l'après-midi, et vendeur de fruits et légumes le soir, du moins les jours où il ne rentrait pas de l'école épuisé, le corps rompu.

Son ambition initiale était d'obtenir un diplôme à la faculté des Lettres, pour devenir un critique reconnu. Il voulait que le monde rejette toutes les théories littéraires dans les tréfonds de l'histoire pour embrasser la sienne. Elle serait incomparable. Il n'en avait pas encore dessiné les contours. Il avait renoncé à son rêve, ou l'avait remis à plus tard, pour entrer au bout de deux ans à l'Institut de formation des enseignants. Lorsqu'il en sortit, une année après, c'était un professeur grimaçant aux épaules tombantes.

Il avait vingt-et-un ans et, au cours de son année d'études à l'Institut, il avait fait divers petits boulots pour subvenir à ses besoins. La modeste bourse qu'il y touchait, et les réserves dans lesquelles sa mère empruntait en cachette de son père, permettait à peine de faire survivre la famille.

Ce dernier avait décidé d'arrêter le travail et d'élire pour lit le tapis de prière de la chambre, priant le Seigneur de l'absoudre de toutes ces années où il avait été serveur dans un bar.

J'oubliais : le dimanche, veille de ce lundi matin où notre héros se découvrit déformé et commença à percer les secrets des véritables liens au sein de cette famille, il était sorti se promener au lieu d'aller au marché, où sa carriole de légumes lui procurait un complément de revenus. Il n'était pas fatigué et ne cherchait pas particulièrement à se délasser. Il n'était pas non plus allé au marché le samedi, ni le vendredi soir. En fait, on lui avait pris sa carriole le jeudi soir. J'y reviendrai bien sûr très vite, mais revenons pour le moment au père de famille, qui avait soudain découvert un Père au-dessus de lui et avait renoncé à sa familiale seigneurie pour se dédier à l'adoration de son nouveau Seigneur.

Si nous avons délégué la description du père à son fils enragé contre lui, il nous l'aurait présenté maigre comme un crayon de papier, longiligne comme un lampadaire, têtue comme une mule, violent comme un roc précipité par le torrent du haut d'une montagne. Comme vous voyez, cette esquisse en dit long sur la nature de la relation entre le fils, qui portait la Terre sur ses épaules et croulait sous le poids du devoir, et son père. La famille ignorait les raisons de son brutal changement : il semblait avoir abandonné son travail sur un coup de tête. Et ma foi, pourquoi y réfléchir à deux fois ? N'avait-il pas engendré ce fils ? Ne l'avait-il pas engraisé pour qu'il grandisse et s'en aille travailler pour son compte ? C'est l'unique rôle des fils : grandir et prendre leurs parents en charge, puis se marier et produire des enfants, leur procurer une mangeaille quelconque pour qu'ils grandissent et subviennent à leur tour à leurs besoins, avant qu'ils enfantent eux-mêmes et ainsi de suite. Bref, cette description, outre la relation de ce père et de ce fils, illustre leur traditionalisme, leur sens de la sotte et ennuyeuse répétition du même, le peu de créativité de ce garçon qui se rêvait critique littéraire. Par chance, son rêve ne s'était pas réalisé, lui évitant de devenir un perroquet à nonneur de fadaïses, et à moi de stagner par la même occasion, puisque mon évolution dépend de celle du goût littéraire et artistique des lecteurs.

Mon dieu, mon récit devient confus comme celui d'un enfant qui vient d'apprendre un nouveau mot et le répète à tort et à travers à chacune de ses phrases. Excusez mon excitation gamine devant mes nouvelles découvertes. Où en étions-nous ? Ah oui ! Au père.

Le pire des traits du père était son entêtement. Rien d'étonnant à cela de la part d'un membre d'une tribu rifaine des environs d'El Hoceïma. L'entêtement, là-bas, se tète avec le lait maternel. Le plus pittoresque, c'est qu'il se flattait à la fois de la pureté de son sang amazigh, auquel ne se mêlait aucune goutte de celui des Bédouins du désert, et de son nom d'ascendance chérifienne. On l'appelait d'ailleurs « chérif » au bar, et il se désintéressait de tout client qui, le nommant autrement, manquait de respect à sa généalogie prophétique.

Il était maigre. De cette maigreur qui fait partie du même lot que la nervosité extrême. Il ne fumait pas. Il était suffisamment raisonnable pour ne pas boire, et donc pour ne pas gaspiller ses pourboires en verres comme ses collègues. Ainsi, en peu d'années, il put se payer un grand appartement dans un immeuble du centre-ville, vestige de la colonisation espagnole, avec vue sur Sour El Maagazine¹ et sur le port de Tanger. Par temps clair, on pouvait voir, des fenêtres de l'appartement, la rive sud du vieux continent.

¹Littéralement « Mur des paresseux ». Il s'agit d'une place en surplomb de l'ancien port de Tanger, à l'extrémité ouest du Boulevard Pasteur, très fréquentée par les promeneurs et les noctambules. (Ndt)

Il était aussi avare. Puisque vous demandez des précisions, il était moins avare que soucieux de dépenser chaque dirham au bon moment et à bon escient. Fait amusant : il ne viola cette règle qu'une fois, et en tira un faramineux retour sur investissement, dont il n'aurait pas même rêvé.

C'était le soir du 11 septembre de la première année après l'achèvement du deuxième millénaire.

Les habitués du bars s'étaient rassemblés plus tôt que d'habitude, pour échapper à des bourrasques soudaines accompagnées de nuages pluvieux. Un client entra, très agité, et demanda qu'on change la chaîne musicale pour mettre Al Jazeera. Les têtes se tournèrent et les yeux s'arrêtèrent sur l'écran qui diffusait les images des deux tours changées en cheminées embrasées et fumantes, puis s'écroulant comme si une main géante s'en était saisi et les avait aplaties. L'ivresse de la surprise passée, les slogans tonnèrent, et on entendit pour la première fois gazouiller des « Allah Akbar » dans le bar. Le père aperçut deux Français qui s'éclipsaient. Il sourit et décréta que la tournée suivante serait pour lui. Les convives en liesse l'ovationnèrent. Puis le bar se remplit, et à nouveau, dans un accès de folie inexplicable, il annonça une tournée à ses frais. On festoyait de partout, et on analysait les événements en géopoliticiens nés. Le nom d'al-Qaïda ressortait. On entendit des remontrances : impossible qu'une organisation islamique comme al-Qaïda puisse réaliser une action pareille, avec cette force, cette efficacité, cette rapidité. La méthode kamikaze fit incliner bon nombre de clients à parier sur l'Armée rouge japonaise. D'autres envisagèrent une opération de sabotage intérieure, contre la politique du gouvernement, ou l'adoption de certaines lois. Personne ne songeait sérieusement à associer cet attentat à un groupe religieux se réclamant de l'islamisme et du jihadisme. Le sentiment dominant de la soirée fut la joie de voir ce coup fatal porté à l'Amérique arrogante et agressive, qui avait bien besoin d'une correction. Ensuite vint la peine pour les victimes innocentes. La soirée du lendemain fut consacrée au débat sur les attaques. Certains disaient que les morts n'y étaient pour rien, tandis que pour d'autres les mécréants étaient tous des ennemis qu'il fallait exterminer où qu'ils se trouvent. D'autres encore avançaient que ces citoyens étaient responsables des politiques de leur gouvernement, qu'ils en étaient donc les complices tacites, impliqués dans les catastrophes causées par les États-Unis d'Amérique à travers le monde. Le père se moquait de ces débats. Il était encore tout émoustillé par les énormes pourboires qu'il avait ramassés la veille. Les mêmes conversations vives et tumultueuses se répèteraient cinq ans plus tard au moment de la pendaison de Saddam Hussein, le matin de l'Aïd al-Adha qui tomberait le 2 décembre. Cette fois, pas de pourboires. Le débat entre ceux qui se réjouissaient de l'exécution et ceux qui voyaient en Saddam le héros dont les Arabes avaient besoin, se transformerait en tohu bohu de coups de pieds et de coups de poings, mettant le bar sens dessus dessous.

J'en reviens sans tarder à l'évènement principal de notre histoire. Notez simplement que le père, nerveux et veillant chaque nuit au travail, ne tolérait pas le moindre murmure quand il dormait toute la journée. Pauvre fils. Chaque fois qu'un bruit involontaire dérangeait le père, il sortait de sa chambre, les yeux exorbités, sa ceinture de cuir claquant dans les airs avant de s'abattre sur le garçon comme de juste. Il s'absentait souvent de l'école pour ne pas laisser voir à ses camarades les traces de flagellation sur son visage... Revenons-en à lui.